



La chapelle des draveurs

MANSEAU

*« Où l'homme pieux a son église,
l'homme fort a sa chapelle. »*

— Marcel Bombay

C'était dans le temps où l'on empoignait nos vœux par le chignon du cou, au temps où l'on soulevait nos espérances à bout de bras. Dans le temps où la grandeur de notre force était aussi puissante que nos rêveries. L'espérance était musclée, les promesses étaient fortes.

Dans le village de Manseau, il y avait un curé bien particulier, un être de foi et de force. Grand homme de Dieu, mais aussi grand homme de puissance, l'abbé Frédérick Tétrault était un homme fort. On le disait fort irritable, fort colérique, fort susceptible, mais aussi fort fort !

Son caractère difficile était aussi notoire que ses exploits herculéens. L'abbé Tétrault ne se faisait pas prier pour user de sa force et ses prouesses dépassaient l'au-delà de sa paroisse. À titre d'exemple, lors d'une grande giboulée de printemps, après un déraillement de train, Frédérick Tétrault plaça lui-même de nouveaux rails en bois et déposa la locomotive sur sa nouvelle voie boisée. Le curé bénit alors le convoi et celui-ci put donc rattraper son retard; les voies ferrées du Seigneur sont impénétrables !

Homme fort d'Église, il n'avait peur de rien ni de personne, sauf peut-être de lui-même. Connaissant sa grande force, il disait souvent que si un jour il se rencontrait, sachant de quoi il était capable, si jamais il s'empoignait, il en mourrait deux fois ! Il n'usait donc jamais de miroir et se tenait loin des surfaces réfléchissantes.

Toutefois, cet homme d'Église se retrouvait justement sans église. Le petit village n'avait pas encore son temple de Dieu, son lieu de prière, sa grande messe; certes, les endroits de basse messe existaient, mais le curé n'y était même pas servant.

Il fallait donc bâtir un endroit de culte, un lieu de cérémonies, une basilique comme à Lourdes, mais en moins pesant. La toute première ressemblait surtout à des pierres lancées dans un tas de bouette et, au grand bonheur des paroissiens, fut emportée par des vents violents, des vents à écorner les bœufs, à emporter les bancs.

C'est alors que l'abbé Tétrault jugea que l'ancienne boutique de forge, ce haut lieu de rencontres et de repos, cet endroit de remise à outils et d'affilage d'instruments de travail, allait devenir chapelle. Étant donné que tous les draveurs de la région venaient y affûter leurs outils et prendre des nouvelles, on renomma l'endroit « La chapelle des draveurs ».

Le curé fit également installer deux poêles à bois, ces amplificateurs de silence. Et lors des messes, il y faisait une chaleur terrible, suffocante, certains affirmaient qu'ils allaient mourir de chaleur, qu'ils étaient en chapelle ardente tellement que les deux poêles consumaient la passion du Christ. L'abbé Frédérick avait lui-même posé la cloche au-dessus de la chapelle. Un clocher penché, une cloche à pensée, qui avait pignon sur sus. Et pour compenser le haut, le curé creusa lui-même une cave, pour y entreposer son vin de messe, mais aussi son cheval et ses deux grands bœufs de trait. Charrue, faux, cisailles, pelles, cloche de rechange, grelots cérémoniaux, tout un équipement de labour et d'entrain se retrouvait également dans le sous-sol de la chapelle.

Messes paroissiales, messes dominicales, messes noires, tout y passait pour rattraper le temps perdu. L'abbé Frédérick usait de sa chapelle du matin au soir, étirait ses homélies et célébrait les fêtes religieuses deux fois plutôt qu'une. Toutefois, la désolation l'accaparait toujours; les draveurs, ces hommes au cœur orageux et aux yeux de tempêtes, ces orphelins de mère Nature ne se présentaient plus dans cette enceinte sainte.

Jadis lieu de leur pèlerinage, il fallait donc trouver astuces pour ramener à nouveau ces cageux dans la cage de Dieu; les sortir de leur lit de rivière pour les asseoir dans leurs bancs de prières. Si le curé avait pensé à adapter des passages bibliques; par exemple la multiplication des pains, ou à parler d'embâcle comme événement précurseur au grand déluge, ou alors de couronne d'épINETTE ou même de pitounes au lieu de Marie Madeleine, rien n'y faisait. Les draveurs préféraient toujours leurs cours d'eau au discours de Tétrault.

Puis, dans une canicule à découvrir les clavicules, bien au frais dans sa cave, en lisant ses lectures d'apôtres, l'abbé Frédérick trouva repos à ses angoisses : « Puis ils entreront dans l'arène... suivant la proportion de leur force... »

C'est dans ces paroles bibliques que le curé Tétrault trouva réconfort et solution. Il savait que les draveurs, ces hommes aux muscles de bois franc, à la fierté des grands chênes et à l'orgueil des conifères, aimaient les défis de force, les concours de bras de fer et les soulèvements de pierre. Dans sa cave de chapelle, son sous-sol d'église, l'abbé allait non pas organiser des galas de lutte, mais bien des concours d'hommes forts.

Tous les concurrents seraient draveurs, bûcherons ou alors curés. On débiterait les compétitions par une messe, suivie de la grande confesse, pour ensuite amorcer les épreuves de force. Tous les paroissiens, et ceux des villages voisins viendront voir les rivalités se confronter, viendront encourager l'homme fort de leur localité et payeront leur prix d'entrée; argent qui aidera à bâtir une nouvelle église.

Pour ceux ou celles qui ne voulaient pas payer leur vingt-cinq sous à monsieur le curé, Frédérick Tétrault agirait lui-même comme portier, un saint Pierre, mais moins pieux. En effet, se plaçant toujours devant la porte pour bloquer le chemin, il empêchait certaines personnes d'entrer. Il les prenait par le chignon du cou et le fond de culotte pour les lancer sur le chemin de gravelle devant la chapelle. Certains disaient que lorsque le curé se trouvait dans le chambranle de la porte, tu étais mieux de tourner les talons; même que le vent changeait de direction pour ne pas se coltiller avec le soutané.

De plus, avant chacun des tournois, tous les hommes de force allaient devoir passer au confessionnal. Si par un malheur ou un désarroi quelconque, l'homme fort ne voulait pas se faire confesser, s'il refusait le cérémonial ecclésiastique d'expier ses péchés, alors le curé Tétrault s'engageait dans un tour de force. En effet, il empoignait la tête du bûcheron ou du draveur en le forçant à se confesser. Cette prise particulière avait pour nom : le sacrement du pardon mon'oncle !

C'est une fois le sous-sol paroissial bien cordé que pouvaient débiter les épreuves de force; on soulevait des pierres angulaires, on criait des encouragements, on poussait des pierres de Sisyphe, on lançait des félicitations, on prenait des grelots à bout de bras, on acclamait les héros. Après une vingtaine de compétitions, l'abbé Frédérick Tétrault avait obtenu les vingt premières places.

Les draveurs affluaient en grand nombre. Leur orgueil en torrent les faisait sortir de leur lit pour venir se confronter à

l'homme fort d'Église. La réputation du curé débordait au-delà des frontières, des Américains venaient par train pour affronter l'abbé; des duels entre un catholique et un protestant, entre un Français et un Anglais, entre un athée et un croyant. Peu importe son adversaire, Frédérick sortait toujours vainqueur, comme si le Bon Dieu lui avait donné le don d'Hercule, comme si le Seigneur avait béni chacun de ses muscles, comme si le Tout-Puissant lui avait transmis la toute-puissance.

Si par malheur il y avait blessures et que certains avaient besoin de ramanchures, le curé offrait les services du docteur des pauvres, le célèbre Malchelosse, un homme à faire craquer et décroquer tous les os du corps. Il pouvait, en un tour de main, placer, replacer, déplacer, redéplacer les articulations défaillantes. Maux de tête, saignements, muscles froissés, entorses et courbatures se réglaient en un claquement de doigts ou de genoux, selon l'endroit du problème.

Puis un jour, les rumeurs se rendirent jusqu'aux oreilles de Louis Cyr. Homme fort parmi les hommes forts, il ne refusait jamais de défi et n'a jamais été défait. Étoile montante dans le firmament de la force, tous ses records étaient incontestés et incontestables.

Donc, par un jour de canicule, lorsque Louis Cyr, policier à l'époque, était en patrouille dans le quartier de Saint-Henri/Pointe-Saint-Charles, à Montréal, un homme s'avança près de lui.

— Pardon, Monsieur de la police, mais le cheval du laitier est décédé. À cause de la chaleur suffocante et accablante, le vieux canasson, sous la charge et la chaleur, s'est écroulé.

— À quel endroit se trouve ce cheval ? questionna Louis Cyr.

— Dans le square Chaboillez. Et dites-moi, êtes-vous l'homme fort Louis Cyr ?

— En personne, Monsieur.

— Alors, vous devriez savoir qu'il y a peut-être plus fort que vous à Manseau, mon village !

— Je ne connais pas ce coin de pays, mais dites-moi, qui pourrait être aussi fort, sinon plus que moi ?

— Notre bon curé, Monsieur Cyr, l'abbé Frédérick Tétrault !

Louis Cyr et son collègue se rendirent sur les lieux et trouvèrent le cheval étendu sur le sol. Pendant que l'homme fort examinait la scène et questionnait le laitier, son collègue commença à remplir le constat : « À 11 h 30 exactement, le cheval tirant la charrette de monsieur... »

— Cyr, c'est quoi le nom du laitier ?

— Monsieur Tremblay !

Donc, à 11 h 30 exactement, le cheval tirant la charrette de monsieur Tremblay tomba sur le sol en raison de la charge et de la chaleur. Le cheval d'un certain âge, selon monsieur Tremblay, était tombé dans le carré Chatboyer... Chaboillier... Chaboiyé...

— Cyr, comment on écrit ça, Chaboillez ?

Louis Cyr se gratta la tête, regarda d'un côté puis de l'autre, fit le tour du cheval et de la charrette, examina tout autour. Puis il se pencha, ramassa le cheval sur son épaule et traversa en tirant la charrette jusqu'au coin de l'autre rue.

— Le cheval est mort dans la rue Notre-Dame ! cria Louis Cyr à son collègue.

Personne ne sait si cette manœuvre de Louis Cyr avait pour but de contourner son analphabétisme ou simplement de démontrer à l'homme de Manseau la force qui l'habitait. Toujours est-il que le doute s'empara de l'homme fort et il décida de prendre la route vers ce village du centre de la province.

En chemin, Louis Cyr se demandait bien de quelle ostature pouvait bien être composé cet homme d'Église; d'où tirait-il sa force? Combien pouvait-il lever? Quelle était la charge que le curé pouvait soulever?

Louis Cyr suivait la nouvelle route qu'empruntaient les navigateurs du Saint-Laurent, bifurquait dans les terres selon les indications, longeait les fonds de rangs et les tout-bout-de-champs, enjambait les rivières, puis arriva à la terre d'un cultivateur labourant torse nu, à l'aide d'une charrue et de deux grands bœufs de trait, son grand champ. Sans le savoir, Louis Cyr se retrouvait devant l'abbé Frédéric Tétrault, qui usait de son samedi à labourer son lopin de terre.

— Pardonnez-moi, mon bon monsieur, mais connaissez-vous le curé homme fort du village de Manseau? commença Louis Cyr.

— Bien entendu... tenta de finir le curé.

— Alors, pouvez-vous m'indiquer où se trouve son église?

L'abbé Tétrault donna comme réponse un signe de la main. De sa main gauche, il souleva de terre la charrue ainsi que ses deux grands bœufs. Il fit pivoter le tout de cent quatre-vingts degrés pour pointer en direction du pignon du clocher de la chapelle des draveurs. Puis, délicatement, il refit le chemin inverse et déposa doucement son attelage de labour.

Louis Cyr fit un simple geste de la tête pour le remercier et amorça sa marche vers sa destination. Après trois pas, il s'arrêta, se retourna et dit :

— Dites-moi, brave homme, est-ce que le curé est un homme plus fort que vous?

— Oh oui, et de beaucoup!

Louis Cyr resta figé sur place, pensif. Il pivota sur lui-même, en direction de la chapelle, il fit encore trois pas, puis se retourna une fois de plus de cent quatre-vingts degrés. Il replaça confortablement son sac à dos puis repartit dans la direction d'où il était arrivé. Il salua l'homme torse nu, le curé, et disparut au-delà de l'horizon.



Depuis ce jour, on ne revit jamais Louis Cyr à Manseau. Et pour preuve, aucun registre ne mentionne la participation ou le passage de cet homme légendaire dans les terres de ce village. Si des rumeurs racontent que la vraie force, le vrai pouvoir, consiste à vaincre sans se battre, il faut savoir que le plus important, c'est qu'il y a encore de ces hommes sages, ceux qui pratiquent les arts manseaux, qui disent que :

« Notre philosophie ne consiste pas à gagner,
Elle consiste surtout à ne pas perdre! »